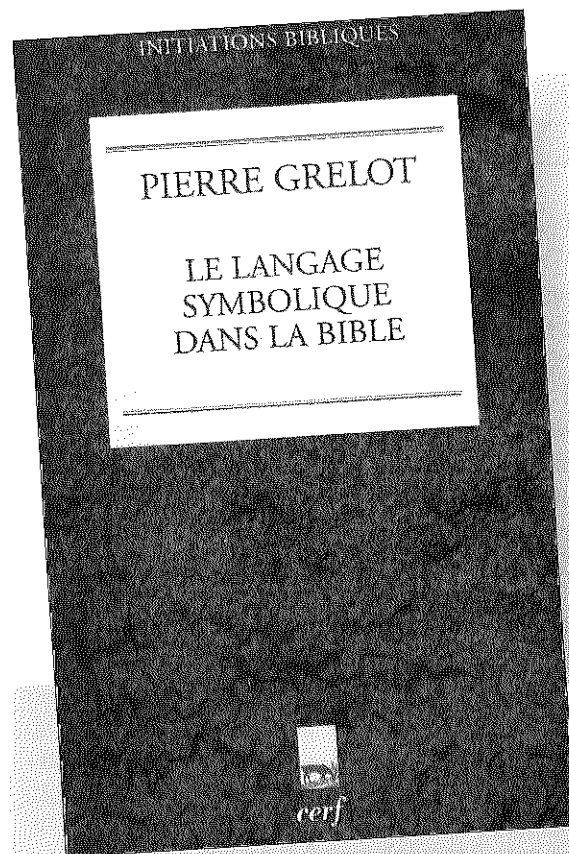




Pour lire la Bible et comprendre les livres qui la composent, il faut aussi s'intéresser au matériau qui les constitue : le langage. Les deux testaments ont recours au langage symbolique, langage théologique auquel notre culture gréco-romaine, médiévale ou moderne, nous a peu habitués. C'est lui qui est capable de se confronter aux cultures d'Asie ou d'Afrique que la foi chrétienne atteint aujourd'hui.

Cerf, coll. *Initiations bibliques*
232 pages, 148 F
Code Sodis 8263490 – ISBN : 2-204-06605

Disponible chez votre libraire habituel
ou, à défaut, avec frais de port, aux Éditions du Cerf,
29 bd La Tour-Maubourg – 75340 Paris Cedex 07
(participation aux frais d'expédition, France : 25 F.,
Europe et DOM-TOM : 80 F., autres (par avion) : 130 F.)

Les éditions du
cerf
Distribution
SODIS

PHILIPPE LEFEBVRE, O.P.

David et Jonathan : un homme rencontre un homme

La rencontre de deux personnes : un miracle !

La relation de David et Jonathan est souvent donnée comme l'illustration biblique par excellence de l'amitié entre deux hommes. C'est à juste titre, à condition de remarquer cependant que les termes d'*amitié* ou d'*amis* ne sont jamais utilisés dans nos textes (essentiellement 1 S 18-20, 2 S 1). Quand on présente les dispositions de Jonathan pour David, on dit que Jonathan « aimait David comme lui-même » (1 S 18, 1, 3 ; 20, 17 ; l'expression varie légèrement d'une fois à l'autre) ; quand David s'explique sur le lien qui l'attache à son compagnon, il nomme ce dernier son « frère » (2 S 1, 26).

Cela ne rend pas illégitime que l'on continue à parler d'amitié à leur égard ; mais cela montre qu'il convient d'étudier pour elle-même chaque relation qui nous est présentée dans la Bible. Il n'y a aucun rapport humain qui dessinerait une sorte de parcours idéal, rassemblant des ingrédients obligés, qu'un seul terme pourrait catégoriser.

Que ce soit dans les histoires de couples, de frères et sœurs, d'amis, rien n'est acquis d'avance, tout est à découvrir chaque fois à nouveaux frais. Même si les sentiments sont partagés, ces sentiments ne sont pas identiques pour chacun des intéressés ; ils ne sont pas évoqués de la même manière. La « parité », l'union de deux êtres, ne va pas sans asymétrie. Amour, amitié : ces mots ouvrent une enquête plus qu'ils ne délimitent une réalité répertoriée d'avance.

La rencontre de deux personnes est une « denrée rare » qui n'obéit pas à une quelconque loi de séries. La Bible se plaît souvent à évoquer tout un monde fourmillant, agité, plein de bruit et de fureur, où personne en fait n'aborde vraiment personne. Sur ce fond fantomatique et confus, elle fait se détacher la rencontre de deux êtres comme un événement inouï et enfin consistant ; de fait, David parle de l'amour de Jonathan comme d'un miracle (2 S 1, 26. Nos traductions parlent habituellement de l'« amour merveilleux » de Jonathan ; on pourrait rendre plus précisément par « amour miraculeux »).

C'est que toute rencontre participe de la rencontre la plus intime, la plus essentielle : celle avec cet Autre qui sans cesse échappe et sans cesse s'attache à ses amis.

Une relation homophile ? Retour aux textes

L'amitié de David et Jonathan a suscité bien des commentaires depuis fort longtemps. Aujourd'hui, elle est souvent présentée comme une relation amoureuse, homophile. Chez certains théologiens de la question gay, cette amitié virile est alors utilisée comme un argument. La Bible ne manifesterait pas d'hostilité à l'égard des relations amoureuses entre hommes ; du moins la belle histoire de David et de Jonathan contrebalancerait-elle des passages bibliques perçus comme plus « homophobes » ; les textes souvent cités en ce sens sont Gn 19, Lv 19, 22, diverses mentions brèves du NT, telles que 1 Co 6, 9-10¹.

Au nom d'une lecture contrastée de la Bible, faisant la part de tendances dures et d'autres plus souples, voire bienveillantes (l'histoire de David et de Jonathan ressortirait à cette dernière option), on demande alors au christianisme et au judaïsme de réviser leurs propos officiels, entendus comme des condamnations sans appel de toute pratique homosexuelle.

Il me semble, ici comme en beaucoup d'autres cas, que l'on gagne à se reporter aux textes, à discerner ce qu'ils disent, à ne rien fonder sur ce qu'ils ne disent pas. Affirmer que la relation de David et de Jonathan est homophile pose de vraies questions, et en même temps conclut trop vite sans prêter attention à la matière même de nos textes.

C'est en effet une vraie question que de se demander ce qu'il en est de la relation de deux hommes. Depuis Gn 4, qui relate la difficile coexistence de Caïn et d'Abel, la Bible continue à réfléchir : deux hommes peuvent-ils vivre côte à côte, s'engager l'un envers l'autre, s'aimer ? La violence masculine est-elle une fatalité, et sinon, qu'est-ce que le rapport pacifique de deux hommes ?

Cela conduit à s'interroger aussi sur l'enracinement dans la chair des relations. Dès que deux hommes sont ensemble, le corps parle. Caïn, au contact d'Abel, sent en lui une brûlure et son visage tombe. C'est sur ces symptômes d'ailleurs que Dieu l'interroge d'abord (Gn 4, 5-6). David, en 1 S 16, vient au milieu des siens au terme d'un suspense très bien ménagé. Son apparence est aussitôt évoquée : « Il était roux, avec de beaux yeux et une agréable mine » (1 S 16, 12). L'apparence n'est pas tout (1 S 16, 7), mais elle est quelque chose !

On perçoit que Jonathan n'est pas insensible à ce charme qui se dégage de David : « Lors donc que David eut achevé de parler à Saül, l'âme de Jonathan se lia à l'âme de David » (1 S 18, 1). Et Jonathan de donner à David ses vêtements et son équipement. C'est là un geste riche de sens multiples, qui d'emblée honore la chair. Quand on médite sur ce qu'est un messie (et David vient de recevoir l'onction christique), il est important de remarquer ce centrage initial sur le corps du messie, sur l'aura qui émane de lui.

Mais il convient aussi de ne pas conclure trop vite. Il y a surtout deux passages qui orientent la lecture homophile du récit concernant David et Jonathan ; d'abord la rencontre des deux jeunes gens, lue souvent comme un coup de foudre de Jonathan (1 S 18, 1). Et puis la fameuse phrase (citée plus haut) dans la plainte de David sur la mort de Saül et de Jonathan : « Ton amour était pour moi plus merveilleux (miraculeux) que celui des femmes. »

Ces paroles sont en effet très fortes ; mais on ne saurait les abstraire des récits complexes où elles se trouvent, au risque précisément de créer des « abstractions », c'est-à-dire d'illustrer des idées que l'on a par ailleurs au moyen d'éléments arrachés au milieu qui en nourrit le sens.

Cette brève étude ne prétend pas répondre à qui que ce soit. Elle voudrait simplement mettre en lumière quelques points d'ancrage de la relation de David et de Jonathan et amener par là à réfléchir sur ce que peut être l'entrée en amitié avec le messie.

Une relation en contexte

L'amitié de David et Jonathan ne saurait être séparée du contexte dans lequel elle naît et se développe. Il s'agit même d'un premier enseignement concernant l'amitié dans la Bible : elle n'est pas une sorte de bulle privée où se vivraient des relations inter-personnelles sans lien ni conséquence avec les personnages environnants.

L'amitié entre ces hommes a un enracinement complexe et des répercussions sociales. C'est éminemment le cas pour David et Jonathan parce que tout les sépare au point de vue politique. Jonathan n'est-il pas le prince héritier, successeur potentiel du roi Saül son père ? David, qui a reçu l'onction au sein de sa famille à Bethléem, n'est-il pas en marche vers ce même pouvoir royal que Dieu lui a octroyé ? Que David et Jonathan deviennent amis a donc immédiatement un impact considérable dans l'affaire de la succession de Saül.

Bien plus, leur amitié naît en une période essentielle pour l'avenir du pouvoir monarchique. David qui n'est encore qu'un tout jeune homme et qui vient d'accomplir une action d'éclat est reconnu par les femmes comme un homme d'envergure et d'avenir. Il y a deux « instances » qui d'emblée perçoivent en David une qualité d'être qui dépasse ce que les yeux peuvent voir : Jonathan dont l'âme s'attache à David (1 S 18, 1-3), et les femmes d'Israël qui sortent au devant de David en chantant prophétiquement sa grandeur inaperçue (1 S 18, 6-7).

En cela encore, l'amitié naissante des deux hommes s'inscrit dans un écheveau relationnel et une profondeur spirituelle : à la clairvoyance des femmes qui déploient leurs louanges à la manière de prophétesses² fait écho la perspicacité surnaturelle d'au moins deux hommes : Samuel, le Prophète (1 S 16), et Jonathan qui discerne en David un homme de sa trempe. Émergent donc le monde de ceux qui savent voir et reconnaître « celui qui doit venir », et la masse de ceux qui n'y prêtent pas encore attention.

Dès leur première rencontre, le binôme constitué par David et Jonathan n'est pas tout à fait un appariement masculin, exclusif d'autres personnes ; c'est bien plutôt une rencontre, certes spécifique – celle de ces deux hommes-là –, mais qu'il convient de situer aussi dans un groupe plus vaste, peuplé également de

femmes, et qui constitue la première « communauté » où David le messie est reconnu, à tout le moins « perçu ».

Isoler d'emblée le duo constitué par David et Jonathan, n'est-ce pas une manière inavouée de congédier une fois de plus les femmes des réseaux de relations où elles ont, dans la Bible, une place essentielle, de passer sous silence leur rôle de révélatrices ?

Naissance d'une amitié : deux hommes se reconnaissent

Pourquoi Jonathan s'attache-t-il à David dès que ce dernier apparaît devant lui ? On peut bien sûr plonger une telle question dans le mystère des rencontres : parce que c'était Jonathan, parce que c'était David, tout simplement.

Nos récits jettent cependant quelques lueurs sur la reconnaissance des deux hommes. Ce n'est pas n'importe quel homme que Jonathan remarque et aime. Dans un monde où personne n'ose prendre d'initiative ni de risque, David et Jonathan déparent. En deux épisodes successifs (les deux hommes ne se connaissent pas encore), chacun d'eux à sa manière a risqué sa peau pour la vie du peuple. Ce qu'ils vont trouver l'un dans l'autre, c'est une même force, une même vie qui les habitent, et qui ont leur source en Dieu.

L'exploit de Jonathan (1 S 14)

En 1 S 14, on peut lire la belle geste de Jonathan ; une geste du terroir, modeste certes, mais où des vérités profondes affleurent dans les actes posés et les paroles dites.

Nous sommes à un moment où les Philistins dominent. Saül temporise et aucun soldat de son armée n'ose rien entreprendre. Pourtant un roi messie n'est-il pas celui qui, fort de son Dieu, doit chasser l'ennemi et délivrer le peuple ? Saül a renoncé à cette mission. Il est pétrifié dans un attentisme sans projet.

C'est Jonathan, son fils, qui va prendre une décision, sans en informer son père ni ses dignitaires. Il ne va pas pour autant faire cavalier seul. Secondé par son écuyer qui soutient son plan audacieux, il s'en remet à Dieu ; il ne combat pas pour sa gloire per-

sonnelle ni pour échapper au démon de l'ennui, mais bien pour le salut du peuple.

Bref, le seul qui agisse comme un messie alors que le messie Saül stagne, c'est Jonathan. Jonathan projette de passer vers l'ennemi ; les premiers versets de 1 S 14 multiplient les termes formés sur la racine qui signifie « passer, traverser ». Et ce qui matérialise ce *passage* de Jonathan, c'est la porte étroite que forment deux dents de rochers, décrites par notre texte avec une précision qui en révèle l'importance (1 S 14, 4-5).

Une fois traversée cette bouche dévorante, Jonathan aborde un territoire qui se trouve aux mains de l'ennemi. Il demande alors à Dieu un signe : selon la réaction des Philistins, soit il rebrousse chemin, soit il poursuivra sa route vers eux (1 S 14, 8-10).

Si Jonathan n'a pas prévenu son père Saül, il met sous le regard et la protection d'un Autre le projet qu'il médite pour rendre le peuple victorieux. Jonathan, en passant par l'étroit conduit rocheux qui le mène vers les Philistins, mime une seconde naissance qui le met résolument aux mains d'un autre Père : Dieu lui-même, auquel seul il se réfère et dont il fait dépendre le succès de son entreprise.

Dieu donne de fait le signe favorable demandé. Jonathan et son compagnon s'avancent courageusement vers les ennemis, les massacrent, et c'est le début d'une débandade philistine. Les guerriers d'Israël se réveillent alors, enfin, et assurent la victoire.

Il faudrait lire la suite de l'histoire, en particulier l'entrée de Jonathan dans la forêt dont le sol est couvert de miel. Jonathan prend de ce miel et en mange (1 S 14, 27). Nouveau geste lourd d'un symbolisme riche. Jonathan est le premier homme qui, en Terre Promise, ait fait l'expérience du pays où coule le miel. Autrement dit, il s'est placé sous la seule conduite de Dieu n'ayant en vue que le salut de son peuple, et il naît ainsi à ce monde nouveau que le Seigneur annonçait depuis longtemps.

Il a aussi montré son aptitude à collaborer avec un homme, son porteur d'armes, habité comme lui par le désir d'un salut venu de plus loin que les forces humaines.

L'exploit de David (1 S 17)

David suit un itinéraire semblable. Quand il arrive, selon 1 S 17, sur le front de l'armée de Saül, ce dernier est à nouveau figé dans la peur devant les ennemis philistins. Les deux armées se font

face sans que rien ne se passe. Chaque jour pendant quarante jours un géant philistin, le redoutable Goliath, vient haranguer les armées d'Israël : « Donnez-moi un homme pour que nous nous battions ensemble ! » (1 S 17, 10).

En vérité, il y a des guerriers puissants dans l'armée de Saül. Pourtant, personne n'ose affronter Goliath. La demande de ce dernier n'est pas honorée : « Donnez-moi un homme ». Non il n'y a pas d'homme digne de ce nom dans l'armée de Saül. Sauf... sauf un petit gars qui s'avance avec un sac, quelques cailloux et une fronde : David, fils de Jessé, de Bethléem. Il tient des propos audacieux devant Saül, affirme que Dieu l'a toujours aidé à combattre les prédateurs du troupeau de son père dont il s'est occupé jusqu'à ce jour (1 S 17, 34-36).

On sait qu'en un tournemain le jeune homme viendra à bout de l'imposant Philistin, réveillant enfin le courage des Hébreux et les entraînant dans une victoire éclatante.

Ils sont donc deux ceux qui ont agi au nom de Dieu, dans un monde paralysé par la peur, pour libérer leur peuple asservi par les Philistins : Jonathan, puis David. Deux qui ont fait œuvre de messie : en se mettant sous la conduite de Dieu, ils ont cherché à libérer le peuple de l'oppression, alors que le messie en place, Saül, se contentait de siéger, avec autant de noblesse que de mollesse.

Deux hommes

La rencontre de David et de Jonathan est la rencontre de deux hommes dans un monde en déficit d'hommes. Jonathan ne voit pas en David un homme-qui-aime-les-hommes comme lui-même serait un homme-qui-aime-les-hommes. Il voit en David, beaucoup plus fondamentalement, un homme comme lui-même en est un. On comprend mieux dans cette lumière l'expression réitérée : « Jonathan aime David comme lui-même ». Le fils de Saül s'est attaché à quelqu'un qui lui ressemble.

Faut-il parler alors de narcissisme, de jeu de miroir entre les deux hommes ? Tout au contraire. Entendons le terme *homme* dans la lumière de la Bible. Un homme est un être qui tire sa vie de Dieu, qui fait dépendre ses entreprises de Dieu. Un homme ne se détermine pas en fonction de plans personnels qu'il va chercher à appliquer coûte que coûte à la force du poignet. Un homme est celui qui accepte de vivre au rythme de Dieu, de saisir l'occasion juste quand elle se présente en prenant tous les risques. Un homme

enfin ne trouve pas son identité dans le miroir d'un autre homme qui lui présenterait son image ; il l'apprend en se mettant sur une route où Dieu va le guider et le révéler à lui-même.

À la différence de Saül qui écoute la voix du peuple pour réguler sa conduite des affaires (1 S 15, 20), Jonathan et David ont une autre source, un autre horizon d'action.

Jonathan s'attache à David : un homme de Dieu rencontre enfin un homme de Dieu ! Comment ne pas se lier à un être si parent, même si la naissance biologique, l'état civil et la situation politique conspirent à les séparer ?

David et Jonathan : deux fils en mal de père

Jonathan et David sont présentés successivement dans la relation qu'ils ont avec leurs pères respectifs. Tous deux sont des fils que leurs pères reconnaissent peu. Jonathan et David, quand ils se lancent l'un après l'autre dans leurs aventures contre les Philistins, révèlent leur question concernant le père. Le monde où ils vivent manque d'hommes ; il manque aussi de pères. Le manque dans la Bible ne reflue jamais en un constat désabusé et définitif. Il lance les chercheurs de vie dans la quête. Qu'est-ce qu'un homme ? Qui est le père ? S'en trouve-t-il quelque part ? Jonathan et David ont cherché réponses à ces questions cruciales.

Jonathan et le père abusif

La première fois que Jonathan est mentionné, on ne comprend pas qu'il est le fils de Saül (1 S 13, 2). Alors que Saül ne bouge pas, ce Jonathan accomplit un exploit liminaire à l'encontre des Philistins. Or, que voit-on tout de suite ? Saül s'attribue la réalisation, le mérite de cet exploit qu'un autre a fait (1 S 13, 3-4).

La surprise grandit quand on apprend après coup que Jonathan est le propre fils de Saül (1 S 14, 1). Saül est-il un père qui tend à annexer son fils ? Il semble bien ; Saül fait sienne l'œuvre qu'il n'ose accomplir et que son fils a menée à bien.

On comprend qu'ensuite, quand Jonathan décide de se lancer avec son écuyer dans une entreprise plus importante, il ne prévienne pas son père. Jonathan se laisse conduire par Dieu et demande à Dieu son aide. Un Père pour un autre...

David et le père oublieux

Quand Samuel le prophète vient à Bethléem, quelques temps plus tard, pour donner l'onction à l'un des fils de Jessé, il y trouve une ambiance de peur, tout à fait semblable à celle qui règne dans l'armée de Saül. Tous les hommes forts et les notables tremblent en voyant venir le prophète. Il faut que celui-ci les rassure sur ses intentions (1 S 16, 1-5).

Samuel rencontre alors tous les fils de Jessé dans la demeure de leur père. Tous ? Non : il manque David que personne n'a songé à faire venir. David semble oublié, relégué auprès du troupeau. Le quarteron de ses frères paraît suffisant pour que Samuel y puise un plausible messie. Mais non : c'est David que Dieu a choisi. Samuel demande à Jessé de convoquer le jeune homme. C'est après ce premier épisode que David s'acheminera sur la ligne de bataille et battra Goliath.

Bref, Jonathan et David sont façonnés par des expériences du même genre ; tous deux sont porteurs d'une exigence de vie et de salut pour tous. Cette exigence les isole, les différencie de leurs pères et de leur entourage masculin.

Saül, figure paternelle pour Jonathan et pour David

La figure de Saül, en tant que roi, va même s'affirmer comme figure paternelle et pour Jonathan, ce qui n'est pas étonnant (Saül est bien son père « biologique »), et pour David (ce qui est plus surprenant : David, selon la chair, est fils de Jessé).

Dès que l'on parle de Jonathan, c'est dans une sorte de répartition de forces entre lui et son père : « Saül se choisit trois mille hommes d'Israël ; deux mille étaient avec Saül à Mikmas et dans la montagne de Béthel, mille étaient avec Jonathan à Guibéa de Benjamin » (1 S 13, 2). Saül se taille la part du lion (il est roi après tout). Jonathan, avec moins d'effectifs, ira encore plus loin dans la dépossession : il va d'abord, tout seul, abattre le préfet philistin (1 S 13, 3) ; puis il partira, uniquement accompagné de son écuyer, à la rencontre d'un poste de Philistins (1 S 14, 1ss). Un homme démuní, qui marche avec Dieu, remporte une victoire grandiose.

David procède de la même façon et c'est ainsi qu'il sera vu d'emblée par les femmes : « Quand David revint après avoir abattu le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël

à la rencontre de Saül » ; et ces femmes chantent : « Saül a abattu ses milliers et David ses dizaines de milliers » (1 S 18, 6-7).

Un homme seul, David, a osé abattre un homme redoutable, Goliath, et il a ainsi amorcé un succès éclatant. Les débuts de Jonathan, comme ceux de David, se font dans les mêmes termes. Dans les deux cas, il est question d'être situé par rapport à Saül, le roi qui apparemment détient le plus grand nombre de troupes (des « milliers ») ; il est question d'oser commencer le combat en *abattant* un ennemi (le verbe « abattre » est récurrent dans les textes cités). Dans les deux cas, nos textes mettent en scène un homme dont l'aspect solitaire et démuní est paradoxalement l'annonce d'une victoire collective remportée dans un grand déploiement de force.

Jonathan trouve en David un homme de la même trempe que lui, un homme qui, comme lui, est passé par la porte étroite. Le fait que Saül soit la figure paternelle qui les réunisse d'emblée est important ; car c'est aussi un lien de type fraternel qui se tisse entre les deux hommes.

Jonathan et David : les deux frères

J'ai mentionné plus haut le titre que David donne à Jonathan : frère. Ce n'est pas là une emphase banale, fréquente en Orient. C'est l'aboutissement de tout un itinéraire qui a suscité entre eux une alliance fraternelle.

Caïn et Abel

Avant même que ce mot n'apparaisse, nos textes montrent en Jonathan et David deux hommes qui revisitent les antiques chemins de la fraternité. Le passage essentiel est l'admirable chapitre 1 S 20.

David, fou d'angoisse devant la persistante menace de mort que Saül fait peser sur lui, vient auprès de Jonathan et lui explique son tourment. Après une discussion tendue, les deux hommes mettent au point un plan : Jonathan sondera son père et fera discrètement connaître à David si son père est vraiment décidé à le tuer ou pas. Or, pour élaborer ce projet, Jonathan a invité David au dehors : « Viens, sortons dans la campagne » (1 S 20, 11).

Cette petite phrase n'a l'air de rien, et pourtant c'est celle qu'employa jadis Caïn pour convier son frère Abel à une promenade, hélas terminée par la mort de ce dernier (Gn 4, 8)³. Dans une mise en scène très simple, comme c'est souvent le cas dans la Bible, Jonathan et David rejouent un scénario ancien et courant. Deux hommes qui partent ensemble sur la route marchent-ils inéluctablement vers un affrontement meurtrier ?

Jonathan et David nous apprennent que les situations se répètent sans entraîner fatalement les mêmes conséquences. Leur relation est comme une reprise inversée de cette première promenade dont un n'était pas revenu. Bien plus, si David le berger de Bethléem est convié comme le fut Abel, le premier berger de l'histoire, c'est cette fois par un « frère » qui veut lui sauver la vie.

La relation des deux hommes déborde leur histoire personnelle et témoigne que deux hommes, deux « frères », peuvent vivre ensemble et conjuguer leurs efforts pour la vie. Alors que Caïn avait congédié Dieu en refusant tout dialogue avec lui et avait emmené son frère sans cette présence tutélaire, Jonathan affirme désormais cette présence. Dès qu'il entraîne David au dehors, il s'exclame : « YHWH, Dieu d'Israël, est témoin ! » (1 S 20, 12, 23).

Jacob et Ésaü

Un autre binôme fraternel évoqué dans la Genèse semble réexploré par nos deux amis : celui des jumeaux Ésaü et Jacob.

Dès la première rencontre, Jonathan revêt David de son habillement (1 S 18, 4). Les habits de Saül étaient trop grands pour que David puisse s'y déployer (1 S 17, 38-39) ; les habits de Jonathan lui vont. Il est comme un autre Jonathan, fils du roi comme le fils du roi, héritier avec l'héritier.

On pourrait dire que Jonathan par ce geste cède son droit d'aînesse, son droit dynastique légitime. C'est là un retournement inattendu de la « sainte fraude » faite aux origines du peuple. Jacob s'était par ruse revêtu des habits de son aîné Ésaü afin de recevoir la bénédiction attachée à la primogéniture (Gn 27). En 1 S 18, la passation se fait simplement et selon la volonté de celui qui, se dépouillant de ses vêtements, cède en même temps ses droits. Comme Jonathan le dira plus tard à David : « C'est toi qui régneras sur Israël, et moi je serai ton second » (1 S 23, 17).

En 1 S 20, quand Jonathan et David se retrouvent après que Jonathan a sondé son père sur ses intentions à l'égard de David,

c'est une scène touchante qui nous est présentée : « (David) tomba le visage contre terre et se prosterna trois fois, puis ils s'embrasèrent l'un l'autre et pleurèrent l'un sur l'autre abondamment » (1 S 20, 41). Ce genre de retrouvailles nous a été jadis conté, quand Jacob revit son frère après vingt ans d'absence : « (Jacob) se prosterna sept fois à terre avant d'aborder son frère. Mais Ésaü courut à sa rencontre, l'étreignit, se jeta à son cou et l'embrassa ; et ils pleurèrent » (Gn 33, 3-4).

La différence, c'est que David et Jonathan n'ont pas eu de rivalité auparavant ; c'est unis devant une commune menace qu'ils s'étreignent et se séparent.

Deux frères unis et un « père » meurtrier

Il faudrait longuement étudier les relations qui se tissent entre David, Jonathan et Saül. De plus en plus, Saül s'aperçoit que David est la force qui monte. À plusieurs reprises, saisi par ses accès de mélancolie assassine, il tente de transpercer David de sa lance (1 S 18, 10-11 ; 1 S 19, 10). Il fait la même tentative contre Jonathan, furieux que son propre fils cherche à défendre David (1 S 20, 33).

Auparavant, Saül a décrété de manière intempestive un interdit religieux (l'abstention de toute nourriture pendant toute une journée) ; Jonathan n'a pu entendre cet ordre et mange le miel de la forêt. Saül sans sourciller prononce alors la mort de son enfant : « Oui, tu mourras sûrement, Jonathan » (1 S 14, 44). C'est le peuple qui arrachera finalement le fils au décret inique de son père.

Saül appelle David son « fils » dans de rares moments de lucidité (1 S 24, 17 ; 1 S 26, 17, 21). C'est à la fois une vérité (David est le successeur de Saül) et un piège, une façon de « récupérer » David à laquelle ce dernier ne se laisse pas prendre (1 S 27, 1).

David et Jonathan sont ainsi plus intimement réunis devant cette menace paternelle. Ni l'un ni l'autre ne trahissent pourtant Saül, « le messie de YHWH ». David le tient à sa merci par deux fois et ne porte pas la main sur lui (1 S 24 ; 1 S 26). Quant à Jonathan, il mourra finalement sous les traits philistins avec son père qu'il accompagne vaillamment (1 S 31, 2).

Dieu a dit depuis bien longtemps à son prophète Samuel qu'il avait rejeté Saül (1 S 13, 13-14 ; 15, 10ss ; 16, 1). Étonnant rejet en vérité ! Saül demeure au pouvoir longtemps. Comment Dieu

rejette-t-il le roi ? En plaçant auprès de lui un juste qui partage sa destinée : David d'abord qui vient auprès du roi Saül pour l'apaiser par sa musique (1 S 16, 23) ; Jonathan ensuite qui seconde son père à la guerre et ne le laisse pas descendre seul au séjour des morts.

Saül le réprouvé n'est pas abandonné à son sort. Sans cesse un fils est présent qui témoigne de la vie, là où le père s'enfonce dans la mort. Il serait intéressant de s'interroger de près sur la figure de ces fils, David et Jonathan, qui assument ce que le père ne parvient pas à faire, qui sont présents malgré tout à ses côtés, tout en échappant à son emprise. Le juste affecté au voisinage du méchant et ne le laissant pas seul dans la voie sans issue qu'il a prise : voilà une réalité qu'il serait bon d'aborder dans une perspective théologique.

Jonathan et David : deux figures messianiques

Jonathan a compris très vite qui était David et où Dieu le conduisait. Aussi va-t-il tout faire pour que David vive et qu'il puisse accomplir sa destinée de messie.

Mais Jonathan n'est pas qu'un faire-valoir. On l'a dit plus haut : il se comporte depuis que les textes parlent de lui comme un messie.

Jonathan : un messie ?

Relisons les débuts de Saül. Samuel lui donne l'onction et l'envoie, au terme d'un itinéraire étonnant, dans son village d'origine, Guibéa. « Tu arriveras à Guibéa de Dieu, où se trouve un préfet des Philistins (...). Alors fondra sur toi l'esprit de YHWH. Lors donc que t'arriveront ces signes, fais ce qui se présentera ; car Dieu est avec toi » (1 S 10, 5-7).

De fait, que fera Saül, une fois rentré comme Samuel le lui avait annoncé ? Rien du tout. Saül semble vite sombrer dans une espèce d'attentisme. Or, il semble bien que Jonathan, quand il bat pour la première fois le préfet des Philistins de Guibéa, prenne précisément en main les choses là où Saül les avait abordées sans vraiment les commencer.

Le geste suspendu, retenu, de Saül, à Guibéa de Dieu, c'est Jonathan qui le prolonge et l'accomplit. Il réalise en cela la parole annoncée par Samuel de la part du Seigneur. En un mot, ce que le père n'a pas fait, le fils le fera plus tard. Ce que le messie n'a

pas réalisé, le fils du messie le mènera à bonne fin. Jonathan est, dans la geste même de Saül, une figure d'accomplissement.

L'entrée dans l'héritage du fils : 1 S et Jn

L'apprentissage de ce qu'est un messie, il se fait grandement pour David par l'intermédiaire de Jonathan. Jonathan est une sorte de garantie que les gestes de David sont les bons : en élisant David comme son ami, il le reconnaît comme un homme comme lui, décidé à travailler à l'œuvre de Dieu. Jonathan fait également figure de lien entre Saül et David. Par Jonathan, David entre dans la succession de Saül. Il n'est pas seulement juxtaposé au roi comme un autre roi qui inaugure une nouvelle histoire ; il pénètre dans l'héritage de Saül, en devenant fils sous la conduite du fils.

Jonathan se dit prêt à informer son compagnon de ce que son père Saül trame contre lui : « Mon père ne fait ni grande ni petite chose sans me la révéler. Pourquoi donc mon père me cacherait-il celle-ci ? » (1 S 20, 2 : il s'agit de savoir dans quelles dispositions Saül se trouve vis-à-vis de David). Et ensuite : « Si je savais vraiment que c'est chose décidée de la part de mon père, que de faire venir le mal sur toi, est-ce que je ne t'informerais pas ? » (1 S 20, 9). Et quand David demande comment Jonathan pourra l'avertir, Jonathan annonce qu'il enverra un messenger pour « révéler » à David la décision de son père.

Tous ces propos tenus dans les humbles commencements de David informeront bien plus tard les paroles mêmes de Jésus au soir de sa passion dans l'évangile selon s. Jean (15, 15) : « Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Vous, je vous appelle amis, *car tout ce que j'ai entendu de la part de mon père, je vous l'ai fait connaître.* »

Comme très souvent dans la Bible, une même situation est revisitée, mais tous les germes de mort deviennent occasions de vie. On apprend peu à peu à connaître Dieu par contraste. Soit un père dont les décisions sont révélées par son fils à un autre. Dans l'ambiance de 1 S 20, il s'agit d'un père tyrannique et meurtrier dont l'éventuel verdict de mort doit être subrepticement éventé par son fils pour que David échappe. Dans l'évangile, il s'agit d'un Père qui donne la vie ; un Père qui ne demande pas mieux que son fils révèle tous ses secrets vivifiants afin que tous ceux qui les recevront reçoivent par eux la vie.

De même que Jonathan déploie devant David les informations qu'il possède en tant qu'héritier présomptif du trône royal, de même Jésus donne aux siens tout ce qui lui appartient en propre. Il n'a d'autre but que de partager son héritage, de faire entrer dans son amitié, et, comme on le saura bientôt, dans sa fratrie (Jn 20, 17), ceux à qui il révèle la vie du Père.

Jonathan demande à David : « Que désires-tu que je fasse pour toi ? » (1 S 20, 4). Jésus dira aux siens : « Ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai » (Jn 14, 13) ; et encore : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera » (Jn 15, 16). Dans un cas, il s'agit d'échapper au père grâce au fils pour avoir la vie ; dans l'autre, il ne s'agit plus que d'aller au Père par le Fils pour entrer dans la vie : « Personne ne va vers le Père, si ce n'est par moi » (Jn 14, 6).

Et l'on pourrait longuement continuer à méditer sur les derniers discours de Jésus en y laissant lentement affleurer la richesse des paroles et des gestes que David et Jonathan échangèrent jadis.

Cela se retrouve peut-être dans des faits de mise en scène. Jésus dit aux siens : « Levez-vous, sortons d'ici » (Jn 14, 31). Jonathan, pour que son entretien avec David soit plus discret et plus intime, lui propose : « Viens, sortons au champ » (1 S 20, 11).

En tout cas, j'invite le lecteur à poursuivre la réflexion sur ces paroles essentielles que sont le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres. Oui, comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres » (Jn 14, 34). Dans l'Ancien Testament, il n'y a que Jonathan dont on dise qu'il aimait David comme lui-même. L'ordre est donné premièrement en Lv 19, 18^a : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Mais Jonathan est le seul homme qui actualise cette exhortation.

Il est un des rares à accepter qu'un autre puisse avoir ce qu'il détient, qu'un autre soit à la place qui lui reviendrait en toute justice : « C'est toi, dit-il à David, qui régneras sur Israël » (1 S 23, 17). Jonathan, c'est le mystère de la dépossession qui laisse place à l'ami. « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille », dira Jésus dans le même registre (Jn 16, 7).

Un amour « miraculeux »

Tout cela ne marque pas un abandon de Jonathan, une « sainte démission » devant David. Jonathan advient à lui-même, entre dans toute sa consistance d'homme, en agissant comme il le fait. De la même façon, voir Jésus « disparaître » pour que ses disciples deviennent fils eux aussi ne marque pas son entrée dans un obscur anonymat. C'est plutôt l'inverse qui a lieu.

Je crois que l'on touche là le mystère de l'amitié entre David et Jonathan. Quand deux hommes savent intimement que la vie vient de Dieu, qu'elle est par conséquent donnée en abondance, ils cessent de se côtoyer en rivaux. Ce que l'un possède n'est pas autant que l'autre n'a pas et qu'il lui faudrait acquérir. Au contraire : ce que l'un a, ce que l'un est, l'autre est convié à l'avoir et à l'être pour sa part. On sort d'un monde (du monde) délimité par les « acquis » supposés de chacun ; on entre dans un royaume (le Royaume) où les biens reçus d'en haut par l'un sont ouverts à l'autre. On quitte le registre de la comparaison pour entrer dans celui de la participation.

En vérité, l'amour de Jonathan est « plus miraculeux que l'amour des femmes ». Une telle parole n'enlève rien aux femmes, elle souligne une réalité en effet étonnante : il est rare qu'un homme en reconnaisse un autre ; rare qu'il le convie, sans rivalité ni soupçon, à partager la plénitude qu'il a reçue d'ailleurs.

Philippe Lefebvre o.p.

NOTES

1. Gn 19 : le péché de Sodome serait le « crime » d'homosexualité. Lv 19, 22 dit : « Tu ne partageras pas ta couche avec un mâle comme on couche avec une femme ». 1 Co 6, 9-10 donne une liste de pécheurs qui n'hériteront pas du Royaume.
2. Comparer, en ce qui concerne l'ambiance prophétique, 1 S 18, 6-7 et Ex 15, 20-21.
3. Cette phrase n'existe en fait que dans la Septante, la traduction grecque faite au 3^e siècle avant notre ère d'un texte hébreu qui, très certainement, comportait à l'origine les paroles de Caïn.
4. Le contexte de Lv 19, 18 est à étudier de près ; il s'agit du refus de la rivalité masculine.

LUC DEVILLERS, O.P.

Frère et ami : la vocation du disciple de Jésus

*Hommage fraternel au fr. Timothy Radcliffe,
Maître de l'Ordre des Prêcheurs (1992-2001)*

Dans les pages qui suivent nous nous proposons d'étudier l'usage des termes « disciple », « frère » et « ami » dans le Nouveau Testament. Après une enquête assez technique, nous méditerons sur la notion d'« ami » dans le quatrième évangile.

I. LA CONDITION DU CROYANT SELON LE NOUVEAU TESTAMENT

Origine de la notion de disciple

Déjà attesté dans le grec classique, le terme *mathêtai* (pluriel) désigne dans les évangiles les disciples de Jésus. Comme « mathématiques », il vient du verbe *manthanô*, « apprendre ». Le *mathêtês* est au sens strict un « apprenti » : Platon appelle ainsi un étudiant en médecine, et dans un papyrus d'Égypte il désigne un apprenti tisserand. Pour apprendre un métier, il faut s'y exercer sous la conduite d'un maître : il n'y a pas de *mathêtês* sans *didaskalos* (maître), le disciple est le contraire de l'*autodidacte* qui apprend seul en « étant à lui-même son propre maître ». Dès l'époque classique *mathêtês* désigne surtout le disciple d'un maître ou d'une école de pensée. Il y avait dans l'Antiquité de nombreuses écoles philosophiques, chacune suivant l'enseigne-